

jeuner. Ils monterent à cheval, & reprirent le chemin du port Lapice, qu'ils découvrirent environ sur les huit heures du matin. C'est ici, Sancho mon ami, s'écria Don Quichotte, que nous pouvons mettre le bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle aventures. Mais écoute, je t'avertis de prendre bien garde à ne pas mettre l'épée à la main, quand tu me verrois dans le plus grand péril du monde, si ce n'est que par hazard tu me visses attaqué par de la canaille ou par de viles créatures comme toi, car en ce cas tu me peux bien secourir; mais contre des Chevaliers, cela ne t'est permis en aucune maniere par les Loix de la Chevalerie, jusqu'à ce que tu sois armé Chevalier. Faites état, Monsieur, que je vous obéirai en cela ponctuellement, d'autant plus que je suis fort pacifique de mon naturel, & ennemi juré des querelles. Véritablement pour ce qui est de me défendre moi, quand on m'attaquera, je ne me foucierai guères de ces Loix, puisque les Loix divines & humaines permettent à chacun de défendre sa peau. J'en suis d'accord, dit Don Quichotte, mais pour ce qui est de me secourir contre des Chevaliers, tu n'as que des vœux à faire, du reste il faut que tu tiennes en bride cette bravoure naturelle. Ne dis-je pas aussi que je le ferai, répartit Sancho, je vous promets de garder ce commandement comme celui du Dimanche.

En achevant ce discours, ils virent venir vers eux deux Religieux de l'Ordre de Saint Benoît, montés sur des dromadaires, c'est-à-dire, sur des mules de même taille, avec leurs parasols, & des lunettes de voyage. Derrière eux venoit un coche, avec quatre ou cinq Cavaliers, & deux valets de mules à pied. Il y avoit dans le coche, à ce qu'on a dit depuis, une Dame de Biscaye qui alloit trouver son mari à Seville, d'où il devoit passer dans les Indes avec un emploi considérable. A peine Don Quichotte eut-il apperçu les Religieux, qui n'étoient pas de cette compagnie, quoiqu'ils allassent le même chemin, qu'il dit à son Ecuier: Ou je suis bien trompé, ami Sancho, ou voici une des plus fameuses aventures qui se soient jamais vues; car ces phantômes noirs qui paroissent là-bas, doivent être, & sont sans nul doute des Enchanteurs qui ont enlevé quelque Princeesse, & l'emmenent par force dans ce coche. Il faut à quelque prix que ce soit que j'empêche cette violence. Ceci m'a la mine d'être pis que les Moulins à vent, dit Sancho en branlant la tête; Monsieur, vous n'y prenez pas garde, ce sont-là des Bénédictins, & le coche est sans-doute à des gens qui font voyage: regardez bien à ce que vous allez faire, & que le Diable ne vous tente pas. Je t'ai déjà dit, mon ami, reprit Don Quichotte, que tu ne te connois pas

Rencon-
tre d'un
Coche.

LIVRE I. en aventures ; ce que je te dis , est véritable , & tu le vas voir tout-à-l'heure. En disant cela il s'avance & se campe au milieu du chemin par où devoient passer les Moines , & quand ils furent assez près pour le pouvoir entendre , il leur cria arrogamment : Gens diaboliques & excommuniés , qu'on mette tout-à-l'heure en liberté les hautes Princeffes que vous emmenez dans ce coche , sinon préparez-vous à recevoir une prompte mort pour le châtiment de vos mauvaises œuvres. Les Peres retinrent leurs mules , & n'étant pas moins étonnés de l'étrange figure de Don Quichotte que de ce discours , Seigneur Chevalier , répondirent-ils , nous ne sommes point des gens endiablés ni excommuniés , mais des Religieux de Saint Benoît qui voyageons ; s'il y a dans le coche des Princeffes qu'on enleve , nous n'en sçavons rien. Je ne me paye pas de belle paroles , dit Don Quichotte , & je vous connois bien , perfides canailles. Sans attendre de réponse , Don Quichotte pique , la lance basse , contre un des Religieux avec tant de furie , que si le Pere ne se fût promptement jetté à terre , il l'y auroit mis malgré lui , ou dangereusement blessé , ou peut-être laissé sans vie : l'autre Moine , qui vit de quelle forte on traitoit son compagnon , donna des deux à sa mule , & enfila la campagne plus vîte que le vent. Sancho Pança ne vit pas plutôt le Religieux par terre , qu'il sauta prestement de son âne à bas , & se jettant

fur lui; il commençoit déjà à le dépouiller, quand deux valets qui suivoient à pied les Religieux, accoururent, & lui demandèrent pourquoi il lui ôtoit ses habits? Parce qu'ils m'appartiennent, dit Sancho, & que ce sont les dépouilles de la bataille que Monseigneur vient de gagner. Les valets qui n'entendoient point raillerie, & ne sçavoient ce que c'étoit que de dépouilles & de batailles, voyant Don Quichotte assez loin qui entretenoit ceux du coche, se jettèrent sur Sancho, le renversèrent par terre, & le laissèrent demi-mort de coups & presque sans barbe au menton. Cependant le Bénédictin qui n'avoit eu d'autre mal que la peur, sitôt qu'il vit Don Quichotte s'éloigner, remonte promptement sur sa mule, & pique tout tremblant après son compagnon, qui l'attendoit assez loin de-là, regardant ce que deviendroit cette aventure, sans oser en attendre la fin. Ils poursuivirent tous deux leur route, faisant plus de signes de croix, que s'ils eussent le diable à leurs trouffes. Don Quichotte étoit, comme nous l'avons dit, à la portiere du coche où il haranguoit la Dame Biscayenne qu'il avoit abordée par ces paroles: Votre beauté, Madame, peut faire désormais tout ce qu'il lui plaira, vous êtes libre, & ce bras vient de châtier l'audace de vos ravisseurs. Et afin que vous ne soyez pas en peine du nom de votre libérateur, sçachez que je m'appelle Don Qui-

LIVRE I.
CHAP.
VIII.

chotte de la Manche , Chevalier errant , & l'Esclave de la belle & incomparable Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande autre chose pour le service que je vous ai rendu , si ce n'est que vous retourniez au Toboso , que vous vous présentiez de ma part devant cette excellente Dame , & que vous lui appreniez ce que j'ai fait pour votre liberté. Un Cavalier Biscayen , de ceux qui accompagnoient le coche , écoutoit attentivement tout ce que disoit Don Quichotte ; & comme il vit qu'il ne vouloit point laisser partir le coche , & qu'il s'opiniâtroit à le faire retourner au Toboso , il s'approcha de lui , & le tirant par sa lance , lui dit en mauvais langage : Va-t-en , Chivalier , que mal tu vas , par le Dieu que moi crée , si ne laisse le coche ainsi te tue comme est là le Biscain. Don Quichotte l'entendit bien , & lui répondit fort gravement : Si tu étois Chevalier , comme tu ne l'es pas , misérable , j'aurois déjà châtié ton insolence. Moi , non Chivalier , repartit brusquement le Biscayen ; il jure à Dieu qu'autant tu mentes comme Chrétien : si toi chette ton lance , & tire d'épée , je faire voir al moment que ton chival il être une bête : Biscain par terre , Chentilhomme par mer , & Gentilhomme pour le diable , & prendre garde que toi mente si dire autre chose. Vous le verrez tout-à-l'heure , dit Agrayes , répondit Don Quichotte , & jettant sa lance à terre , il tire son épée , embrasse son écu , & atta-

que le Biscayen , résolu de ne le pas épargner. Le Biscayen qui le vit venir, eût bien voulu mettre pied à terre, parce qu'il ne se fioit pas à sa mule qui n'étoit que de louage ; mais tout ce qu'il put faire, ce fut de mettre l'épée à la main. Bien lui prit même de se trouver auprès du coche, où il se saisit d'un couffin qui lui servit de rondache. En même tems les deux fiers champions coururent l'un contre l'autre comme s'ils eussent été ennemis mortels. Tous les assistans firent ce qu'ils purent pour mettre la paix, mais il fut impossible ; & le colére Biscayen juroit en son mauvais langage, que si on ne lui laissoit achever son combat, il tueroit sa maîtresse & tous ceux qui s'y opposeroient. La Dame du coche fort étonnée & toute tremblante fit signe au cocher de s'éloigner, & d'un peu loin s'arrêta à considérer les combattans. Le Biscayen déchargea dans ce moment un coup si terrible sur l'épaule de son adverfaire, qu'il l'auroit fendu jusqu'à la ceinture, s'il ne l'eût trouvé couvert de son écu. A ce coup, qui parut à Don Quichotte la chute d'une montagne, Dame de mon ame, s'écria-t-il, Dulcinée, fleur de la beauté, secourez votre Chevalier, qui se trouve en cette extrémité pour soutenir vos intérêts. Dire cela, ferrer son épée, se couvrir de son écu, & assaillir le Biscayen, ne fut qu'une même chose, dans la résolution de

LIVRE I.
CHAP.
VIII.

hazarder le tout en un seul coup. Le Biscayen, qui vit venir son ennemi de cette manière, jugea de son dessein par sa contenance, & prenant aussi la même résolution, il se couvrit le mieux qu'il put de son couffin, & l'attendit de pied ferme, d'autant plus qu'il ne pouvoit faire remuer sa mule, qui n'en pouvoit plus de lassitude, outre qu'elle n'étoit pas dressée à ce manége. Don Quichotte venoit, comme je l'ai dit, l'épée haute contre le rusé Biscayen, résolu de le fendre par la moitié, & le Biscayen l'attendoit aussi dans le dessein de n'en pas faire à deux fois. Tous les spectateurs effrayés attendoient l'issue des épouvantables coups dont nos combattans se menaçoient, & la Dame du coche avec ses femmes se vouoient à tous les Saints d'Espagne pour obtenir de Dieu le salut de leur Ecuyer, & le leur propre.

Ce qu'il y a de fâcheux ici, c'est que l'Auteur de l'Histoire demeure court en cet endroit, s'excusant sur ce qu'il n'a rien appris davantage des faits de Don Quichotte. Véritablement le second Auteur ne pouvant croire qu'une si curieuse Histoire se fût absolument perdue, & que les beaux Esprits de la Manche eussent eu si peu de soin que de n'en pas conserver les mémoires, ne désespéra pas de trouver de quoi poursuivre ce plaisant Ouvrage, & réussit enfin dans sa recherche, comme on le verra dans la seconde Partie.

HIS-

HISTOIRE

DE L'ADMIRABLE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

LIVRE SECOND

CHAPITRE IX.

*Conclusion de l'épouvantable combat
du vigoureux Biscayen, & du
vaillant Don Quichotte.*

Nous avons laissé dans la première Partie de cette Histoire le brave Biscayen, & le fameux Don Quichotte, les épées levées en état de se décharger de terribles fendans, & tels que si les épées fussent tombées à plomb & sans trouver de résistance, ils se seroient pour le moins fendus jusqu'à l'arçon de la selle. Mais, comme je l'ai dit, l'Histoire demeuroit imparfaite dans cet endroit, sans que l'Auteur nous apprît où nous pourrions trouver de quoi la poursuivre. Cela me fâcha fort, & le plaisir que m'avoit donné le commencement, se tourna en douleur, quand je crus

LIVRE II.
CHAP. IX.

LIVRE II.
CHAP. IX.

qu'il n'y avoit pas d'espérance de voir le reste. Cependant il me paroissoit impossible, autant qu'injuste, qu'un si vaillant Chevalier n'eût pas eu quelque Sage qui prît soin d'écrire l'histoire de ses faits inouis: ce qui n'a jamais manqué à aucun de ses devanciers, c'est-à-dire, des Chevaliers à aventures, dont chacun en avoit toujours un ou deux, qui se trouvoient à propos pour écrire leurs prouesses, & recueillir jusqu'à leurs moindres pensées. Ainsi, ne pouvant comprendre qu'un Chevalier de cette importance eût pu manquer de ce qu'un Platin & d'autres semblables avoient eu de reste, j'avois toujours dans l'esprit que cette admirable histoire n'étoit point demeurée ainsi estropiée, & qu'il falloit que le tems, qui vient à bout de tout, l'eût consumée, ou la tint quelque part ensevelie. D'un autre côté il me sembloit que l'histoire de notre Chevalier ne devoit pas être bien ancienne, puisqu'on avoit trouvé dans sa bibliothèque des livres modernes, comme le Remede de la jalousie, les Nymphes, & le Berger d'Hénarés; & que quand elle n'auroit pas été écrite, les gens de son village, & leurs voisins ne l'auroient pas encore oubliée. Rempli de cette imagination, je me mis en tête de rechercher exactement la vie & les miracles de notre fameux Espagnol, cette éclatante lumière de la Manche, & le premier

qui dans ce siècle malheureux se soit dévoué à l'exercice de la Chevalerie errante, à défaire les torts & les injures, à secourir les veuves, & à défendre l'honneur des Demoiselles, comme de celles qu'on voyoit au tems passé courre par monts & par vaux sur les palefrois, portant leur virginité avec elles en toute sûreté, & qui au bout de quatre-vingt ans, à moins que d'être forcées par quelques brutaux, entroient dans la sépulture pucelles & vierges comme leurs meres. Mais tout mon soin auroit été inutile, & la postérité seroit privée de ce trésor, si la bonne fortune ne me l'eût fait tomber entre les mains de la maniere que je le vais dire.

Etant un jour dans la rue des Merciers à Toledé, je vis un jeune garçon qui vendoit de vieux papiers à un Epicier; & comme je suis curieux jusqu'à ramasser les moindres morceaux de papier par les rues, j'en pris un des mains de ce garçon pour le lire, & trouvai qu'il étoit en caracteres Arabes, que je n'entens point. Je cherchai partout des yeux si je ne verrois point quelque More Judaïsé pour me les expliquer, & n'eus pas de peine à trouver ce secours dans un lieu où j'en aurois trouvé pour des Langues encore plus difficiles & plus anciennes. Le hazard m'en amena donc un à qui je mis le livre entre les mains, & il n'en eut

LIVRE II.
CHAP. IX.

pas plutôt lu quelques lignes, qu'il se prit à rire. Je lui demandai de quoi il rioit. D'une remarque importante, dit-il, que je trouve ici à la marge, & continuant toujours de rire il lut ces paroles: Cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent parlé dans cette Histoire, eut, dit-on, la meilleure main pour s'aler des pourceaux, que femme qui fût dans toute la Manche. Au nom de Dulcinée du Toboso, m'imaginant que les vieilles paperasses contenoient peut-être l'Histoire de Don Quichotte, je pressai le Morisque de lire le titre du livre, & il y trouva ces mots en Arabe: Histoire de Don Quichotte de la Manche, écrite par Cid-Hamet-Benengeli, Historien Arabe. J'eus tant de joye quand j'entendis le titre du livre, qu'à peine la pus-je diffimuler, & arrachant tous les papiers des mains de l'Epicier, j'en fis marché avec le jeune homme, & j'eus pour une demi réale ce qu'il m'auroit vendu vingt fois autant s'il eût sçu lire dans mon esprit. Je me retirai aussi-tôt par le cloître de la grande Eglise avec mon Morisque, & le priai de traduire en Espagnol tout ce que contenoient ces vieux papiers, sans ajouter ni retrancher la moindre chose, lui offrant tout ce qu'il me demanderoit. Mais il se contenta de deux cabas de raisins & de deux boisseaux de froment, & me promit de les traduire fidèlement, & que je serois satisfait

en peu de tems : mais pour faciliter l'affaire, & ne me pas deffaisir d'une si bonne rencontre, j'emmenai le More chez moi, où en moins de six semaines la version fut faite, & toute telle que je vous la donne. Sur la premiere feuille du livre étoit peint au naturel le combat de Don Quichotte & du Biscayen dans la même posture où nous les avons laissés tous deux l'épée haute, l'un couvert de sa rondache, & l'autre de son couffin. La mule du Biscayen étoit tellement au naturel, qu'on l'auroit prise d'une lieue loin pour une mule de louage ; on voyoit écrit aux pieds du Biscayen, Don Sancho de Aspetia, & sous ceux de Rossinante, Don Quichotte. Rossinante étoit admirablement bien peint, si long, si roide, si maigre & si fatigué, l'épine du dos si tranchante, & l'oreille si basse qu'on jugeoit à la premiere vue que jamais cheval au monde n'avoit mieux mérité ce surnom. Tout auprès étoit Sancho Pança, tenant son âne par le licou, au pied duquel il y avoit un écriteau qui disoit, Sancho Canças. A voir son portrait il avoit la panse large, la taille courte, & les jambes cagneuses, & c'est apparemment pour cela que l'histoire lui donne indifféremment le surnom de Pança & de Canças. Il y avoit encore d'autres choses à remarquer dans cette figure, mais de

LIVRE II
CHAP. IX.

peu d'importance, & qui ne servent de rien à l'intelligence de l'histoire. Je dirai seulement que s'il y a quelque objection à faire contre celle-ci touchant la vérité, ce ne peut être que parce que l'Auteur est Arabe, & qu'ils sont tous naturellement menteurs. Mais au contraire comme ils sont nos ennemis, celui-ci aura plutôt retranché qu'ajouté, & il me semble en effet que lorsqu'il devoit le plus s'étendre sur les louanges de notre Chevalier, il s'est malicieusement retenu & les a passées sous silence : procédé indigne d'un Historien, qui doit être ponctuel & fidele, exempt de passion & sans intérêt, & que la crainte, ni l'affection, ni l'inimitié ne doivent jamais faire écarter de la vérité, qui est la mère de l'Histoire; comme l'Histoire est le dépôt des actions humaines, & l'ennemie déclarée de l'oubli, puisque c'est-là que nous avons de fidèles tableaux du passé, & que nous puisons des exemples pour le présent, & des précautions pour l'avenir. Je suis assuré que l'on trouvera dans celle-ci tout ce qu'on peut souhaiter de plaisant & d'agréable, ou que s'il y manque quelque chose, ce sera la faute de l'Auteur, & non pas celle du sujet. Enfin la seconde Partie, suivant la traduction, commence ainsi.

Qualités
d'un His-
torien.

Com-
mence-
ment de la

Il sembloit à l'air terrible de ces deux fiers & animés combattans avec leurs tran-

chantes épées levées, qu'ils ne menaçoient pas moins que le Ciel & la Terre: & tous les spectateurs étonnés étoient suspendus entre l'admiration & la crainte. Le premier qui déchargea son coup, fut le colere Biscayen, & ce fut avec tant de force & de furie que si l'épée ne lui avoit tourné dans la main, ce seul coup auroit terminé cet épouvantable combat, & toutes les aventures de notre Chevalier: mais le fort qui le réservoir pour de plus grandes choses, fit que l'épée tombant de plat sur l'épaule gauche, ne lui fit d'autre mal que de défarmer tout ce côté-là, après avoir emporté en chemin faisant une grande partie de la salade, & la moitié de l'oreille. Il ne faut pas prétendre pouvoir exprimer ici la rage dont le Héros de la Manche fut transporté quand il se vit traité de la sorte. Il se haussa, & s'affermit sur les étriers, & ferrant son épée, il en déchargea un si furieux coup & si à plein sur la tête de son ennemi, que malgré la défense du coussin le Biscayen commença à jeter le sang par le nez, par la bouche, & par les oreilles, faisant mine d'aller tomber, comme il eût fait sans-douté s'il n'eût promptement embrassé le cou de sa mule; mais un moment après, abandonnant les étriers, & étendant les bras, la mule épouvantée de ce coup, & maîtresse de la bride, se mit à courre par

LIVRE II.
CHAP. IX.
seconde
Partie de
cette His-
toire.

LIVRE II.
CHAP. IX.

la campagne , & après quelques fauts jetta le Cavalier par terre fans apparence de vie. Don Quichotte regardoit tout cela avec une grande tranquillité , & fans s'ébranler ; mais si-tôt qu'il vit son adverfaire à bas , il fauta promptement de cheval , & courant lui mettre la pointe de l'épée à la gorge , il lui cria qu'il se rendît , ou qu'il lui couperoit la tête. Le Biscayen étoit si étourdi , qu'il ne voyoit pas le péril qui le menaçoit , & ne pouvoit former une parole ; & Don Quichotte fans-doute ne l'auroit pas ménagé dans la colere où il étoit , si la Dame du coche , qui jusqu'alors avoit regardé le combat , toute éperdue , ne lui étoit venu demander avec beaucoup d'instance la vie de son Ecuyer. Notre Héros , adoucissant un peu sa fierté , répondit gravement : Je vous l'accorde , ma belle Dame , mais à condition que ce Chevalier me donnera sa parole d'aller au Toboso , & de se présenter de ma part devant la nonpareille Dulcinée , afin qu'elle dispose de lui comme il lui plaira. La Dame demi morte de frayeur fans sçavoir ce qu'il demandoit , ni s'informer qui étoit cette Dulcinée , promit pour son Ecuyer tout ce qu'il plut à Don Quichotte. Qu'il vive donc , ajouta notre Chevalier , sur votre parole , & qu'en faveur de votre beauté il jouisse d'une grace dont son arrogance le rendoit indigne.

*Conversation de Don Quichotte &
de Sancho Pança.*

IL y avoit déjà quelque tems que Sancho s'étoit relevé après les rudes gourmades que lui avoient données les valets des Bénédictins, & il avoit attentivement considéré le combat de son Maître, priant Dieu dans son cœur qu'il en sortît victorieux, & qu'il y pût gagner quelque Isle, dont il le fit Gouverneur, comme il le lui avoit promis. Voyant donc le combat fini & que Don Quichotte alloit monter à cheval, il courut vite pour lui tenir l'étrier; mais avant qu'il montât, il se jetta à genoux devant lui, & lui baissant la main, Monseigneur & mon Maître, lui dit-il, si vous avez agréable de me donner l'Isle que vous venez de gagner, je me sens en état de la gouverner, quelque grande qu'elle puisse être, & aussi-bien qu'autre qui s'en soit jamais mêlé. Ami Sancho, répondit Don Quichotte, ce ne sont pas ici des aventures d'Isles, ce ne sont que rencontres de grands chemins, où l'on ne gagne guères autre chose que de se faire casser la tête, & remporter une oreille de moins; mais prens patience, il s'offrira assez d'aventures

LIVRE II.
CHAP. X.

qui me donneront occasion de m'acquitter de ma promesse, & non seulement de te donner un Gouvernement, mais beaucoup davantage. Sancho faillit à fondre en remerciemens sur les nouvelles promesses de son Maître, & après lui avoir baisé la main & le bas de la cotte-d'armes, il lui aida à monter à cheval, & monta lui-même sur son âne, suivant son Seigneur, qui s'en alla au grand pas sans prendre congé des Dames du coche, & entra dans un Bois qu'il trouva sur son chemin. Sancho suivoit tant qu'il pouvoit au grand trot; mais voyant que Rossinante marchoit avec tant d'ardeur qu'il le laissoit bien loin derriere, il cria à son Maître de l'attendre. Don Quichotte, à ce cri, retint la bride à Rossinante, & l'Ecuyer fatigué l'ayant joint, il me semble, Monseigneur, lui dit-il, que nous ne ferions pas mal de nous retirer dans quelque Eglise; car celui contre qui vous avez combattu, est en fort mauvais état, & il ne faut qu'un malheur qu'on en avertisse la Justice, & qu'on se saisisse de nous, & quand nous serons une fois coffrés, il passera bien de l'eau sous le pont avant qu'on nous en tire. Tais toi, dit Don Quichotte, tu ne sçais ce que tu dis; & où as-tu lu, ni vu que jamais Chevalier errant ait été mis en Justice pour ses homicides: Je ne sçai ce que c'est que vos homicides, dit Sancho, je ne

me souviens point d'en avoir jamais vu, mais je sçai fort bien que la sainte Herman-
dad châtie ceux qui se battent en duel? du
reste, je ne m'en mêle point. Ne t'inquie-
tes de rien, mon enfant, dit Don Qui-
chotte, je te tirerois des mains des Tarta-
res; ne crains pas que je te laisse en celles
de la Justice. Mais dis-moi en vérité, crois-
tu qu'il y ait un plus vaillant Chevalier que
moi dans le reste du monde? As-tu lu dans
les Histoires, qu'un autre ait jamais eu plus
de résolution à entreprendre, plus de vi-
gueur à attaquer, plus d'haleine à soutenir,
plus de promptitude & d'adresse à frap-
per, & plus de force à renverser? La vérité
est, dit Sancho, que je n'ai jamais rien lu
de semblable, car je ne sçai ni lire ni écri-
re; mais je jurerai bien que de ma vie je n'ai
servi un Maître plus hardi que vous, &
Dieu veuille que cette hardiesse ne nous
mène pas où je m'imagine. Mais, Mon-
sieur, si nous pansions votre oreille, il en
fort beaucoup de sang, & j'ai heureusement
du charpi & de l'onguent blanc dans mon
bissac. Que nous nous passerions bien de
tout cela, dit Don Quichotte, si je m'étois
souvenu de faire une phiole du Baume de
fier-à-bras, & qu'une seule goutte de cette
liqueur nous épargneroit de tems & de re-
medes! Qu'est-ce donc que cette phiole de
baume, dit Sancho? C'est un baume, dit

LIVRE II.
CHAP. X.

Qualités
d'un Ca-
valier.

LIVRE II.
CHAP. X.

Effet du
baume de
fier-à-
bras.

Don Quichotte, dont j'ai la recette en ma mémoire, avec lequel on se moque des blessures, & on incague la mort. Aussi, quand je l'aurai fait, & que je t'en aurai donné, s'il arrive que dans quelque combat tu me voyes coupé d'un revers par le milieu du corps, comme il nous arrive souvent, tu n'as qu'à ramasser la moitié qui sera tombée, & la rejoindre à l'autre avant que le sang se refroidisse, prenant toujours bien garde à les ajuster également, après cela donne-moi seulement à boire deux traits de ce baume, & tu me verras aussi sain qu'auparavant. Si cela est, dit Sancho, je renonce tout-à-l'heure au Gouvernement que vous m'avez promis, & je ne demande autre chose, en récompense de tous mes services, que la recette de ce baume. Je suis assuré qu'en quelque lieu que ce soit, il vaudra tout courant deux ou trois réales l'once, & en voilà assez pour passer ma vie honorablement & en repos. Mais, Monsieur, ce baume coûte-t-il beaucoup à faire? On en fera toujours six pintes pour trois réales, répondit Don Quichotte. Misérable que je suis! s'écria Sancho, & qu'attendez-vous, Monsieur, que vous ne me l'enseigniez tout-à-l'heure, & que nous n'en fassions deux ou trois poinçons? Doucement, ami Sancho, reprit Don Quichotte, je te garde bien d'autres secrets, & de plus grandes

récompenses. Pour l'heure pansons mon oreille, elle me fait plus de mal que je n'en fais semblant. Sancho tira de l'onguent & du charpi de sa beface. Mais quand Don Quichotte (en s'accommodant) aperçut sa salade toute brisée, peu s'en falut qu'il ne perdît le reste de son jugement. Il mit l'épée à la main, & levant les yeux en haut, Je jure, dit-il, par les entrailles de mon pere, par la foi que j'ai promise à Dulcinée, & par toute la nature ensemble, que jusqu'à ce que j'aye pris vengeance de celui qui m'a fait cette injure, je ferai la même vie que le grand Marquis de Mantoue, qui ayant fait vœu de venger la mort de son cousin Baudouin, ne mangea jusques-là ni pain sur table, ni ne coucha avec sa femme; & observa quantité d'autres choses semblables, dont je ne me souviens pas, & que pourtant je prétens qui soient comprises dans mon serment. Monseigneur, dit Sancho, tout étonné de ce jurament effroyable, vous avez tort de vous fâcher; car si le Chevalier fait ce que vous lui avez ordonné, & qu'il s'aïlle présenter devant Madame Dulcinée du Toboso, il en est quitte, & à moins qu'il ne fasse quelque nouvelle offense, vous n'avez rien à lui demander. C'est très-bien remarqué à toi, reprit notre Chevalier, & ainsi j'annulle le serment quant à la vengeance, mais je le

LIVRE II.
CHAP. X.

confirme, & le refais de nouveau, & m'engage encore une fois de faire la vie que j'ai dit, jusqu'à ce que j'aye ôté par force à quelque Chevalier une autre salade aussi bonne que celle-ci. Et ne t' imagine pas, Sancho; que je fasse ceci à la volée, j'ai bien qui imiter au pied de la lettre, & la même chose arriva pour l'armet de Mambri, qui coûta si cher à Sacripan. Monsieur, repliqua Sancho, donnez tous ces sermens-là au diable : Dieu ne veut pas qu'on jure, & vous vous damnez à crédit. Hé! dites moi, s'il vous plaît, si par hazard nous ne trouvons de long-tems un homme armé d'une salade, que ferons-nous en attendant : tiendrez-vous votre serment en dépit de tous les accidens & de toutes les incommodités qui vous en peuvent arriver? Comme de dormir tout vêtu, & de ne coucher jamais en Ville, Bourg, ni Village, & deux mille autres pénitences, que contenoit le serment de ce vieux fou de Marquis de Mantoue; souvenez-vous, Monsieur, qu'il ne passe point de gens armés en ces quartiers, & que l'on n'y trouve que des charretiers & des meneurs de mules. En bonne foi ces gens-là ne portent point de salades, & ils n'en ont peut-être jamais vu d'autres que de laitues. Va, va, tu te trompes, mon ami, dit Don Quichotte, & nous n'aurons pas été ici deux heures que nous y verrons

plus de gens en armes qu'il n'en vient devant la forteresse d'Albraque, à la conquête de la belle Angelique. Je le veux donc bien, puisque vous le voulez, reprit Sancho, & Dieu veuille que tout réussisse, & que le tems arrive de gagner cette Isle qui me coûte si cher, quand je devois mourir incontinent après. Je t'ai déjà dit, Sancho, dit Don Quichotte, que tu ne te mettes pas en peine; & quand l'Isle te manqueroit, n'y a-t-il pas le Royaume de Dannemarc, & celui de Sobradise, qui ne te sçauroient manquer, & ce qui est de meilleur, qui sont en Terre-ferme; mais cela se trouvera dans son tems. Pour le présent, regarde si tu as quelque chose à manger dans le bissac, afin que nous allions promptement chercher quelque Château où nous puissions nous retirer cette nuit, & faire mon baume; car pour ne pas mentir, l'oreille me fait grand mal. J'ai ici un oignon & un morceau de fromage avec deux ou trois bribes de pain, dit Sancho, mais ce ne sont pas-là des viandes pour un vaillant Chevalier comme vous. Que tu l'entens mal! répondit Don Quichotte. Il faut que tu sçaches, Sancho, que c'est la gloire des Chevaliers errans de passer des mois entiers sans manger, & quand ils mangent c'est sans façon, de la première chose qu'ils trouvent, & tu n'en douterois pas, si tu avois lu autant d'histoires que

moi; car je te puis bien jurer, que quelque recherche que j'aye faite, je n'ai point encore trouvé que ces Chevaliers mangeassent que par hazard, & quand ils étoient invités à de somptueux banquets & à des Fêtes Royales; car pour le reste du tems ils ne se repaïssoient guères que de leurs pensées. Et comme il n'étoit pourtant pas possible qu'ils s'en passassent absolument, non plus que des autres nécessités, puisqu'ils étoient hommes comme nous, il faut croire que passant leur vie dans les forêts & dans les déserts, & sans cuisinier, leurs repas ordinaires étoient des viandes rustiques, comme celles que tu m'offres. Ainsi, ami Sancho, ne te chagrine point d'une chose qui me fait du plaisir, & ne pense pas à faire un monde nouveau, ni à changer les coutumes de la Chevalerie errante, établies depuis si long-tems. Il faut me pardonner, Monsieur, dit Sancho, parce que je ne sçai ni lire ni écrire, comme je vous l'ai dit, & je n'ai jamais lu les regles de la Chevalerie; mais à l'avenir le bissac sera bien fourni de toute sorte de fruit sec, pour vous qui êtes Chevalier; & comme je n'ai pas l'honneur de l'être, j'achèverai de le remplir pour moi de quelque chose de plus nourrissant. Je ne dis pas, repliqua Don Quichotte, que le Chevalier errant soit obligé de ne manger que des fruits, mais que c'étoit leur manger ordi-

ordinaire , avec quelques herbes encore qu'ils trouvoient par les champs , & qu'ils connoissoient toutes parfaitement , comme je les connois bien aussi. C'est une grande vertu que de connoître ces herbes , répondit Sancho , & si je ne me trompe , nous aurons quelque jour besoin de cette connoissance : cependant voici ce que Dieu nous a donné , ajouta-t-il , & ayant tiré les vivres de la besace , ils mangèrent avec appetit & de compagnie. Ils eurent bientôt fait leur frugal repas , & montèrent aussi-tôt à cheval pour aller chercher à loger. Mais le Soleil leur manqua , avec l'esperance de trouver ce qu'ils souhaitoient , & ils s'arrêtèrent auprès de quelques cabanes de bergers , où ils résolurent de passer la nuit. Autant qu'il y eut d'ennui pour Sancho de n'être pas dans quelque bon village , autant Don Quichotte trouva-t-il de plaisir à dormir à découvert , se figurant que tout ce qui lui arrivoit de cette maniere , étoient autant d'Actes de possession qui faisoient foi de sa Chevalerie.

CHAPITRE XI.

De ce qui arriva à Don Quichotte avec les Bergers.

NOTRE Chevalier fut très-bien reçu des bergers de ces cabanes , & Sancho

LIVRE II.
CHAP. XI.

ayant promptement accommodé Rossinante & son âne le mieux qu'il put, se rendit à l'odeur de quelques morceaux de chèvre que les bergers faisoient rôtir pour leur souper. Le bon Ecuyer eût bien voulu tout sur le champ les manger, comme on dit de broc en bouche, mais il falut malgré lui qu'il attendît que les bergers (après les avoir tirés du feu) eussent étendu à terre quelques peaux de brebis & de chèvres pour servir de napes. Ce rustique couvert étant mis, ils convièrent leurs hôtes de manger avec eux de bon cœur ce qu'ils leur offroient de même. Six bergers qu'ils étoient dans cette cabane, s'affirent sur leurs talons autour des peaux de brebis, après avoir en cérémonies champêtres prié Don Quichotte de s'asseoir sur une auge qu'ils avoient renversée. Sancho se tenoit derrière lui, pour lui servir à boire dans une coupe de corne qu'avoient les bergers. Son maître le voyant debout, lui dit : Afin que tu voyes, Sancho, le bien qu'enferme en soi la Chevalerie errante, & combien ceux qui la suivent sont en état d'être bien-tôt estimez & honorez dans le monde, je veux que tu te mettes à mon côté, & que tu t'affises dans la compagnie de ces bonnes gens, que tu fuis une même chose avec moi, qui suis ton Seigneur & ton maître, que tu manges en même plat, & que tu boives dans mon verre : car enfin on peut dire de la Chevalerie er-

rante ce qu'on dit de l'Amour , qu'elle égale toutes choses. Monseigneur , je vous remercie , dit Sancho ; mais si j'avois bien de quoi , j'aimerois mieux le manger seul debout , qu'assis au côté d'un Empereur ; & pour vous en parler franchement , je m'accommode aussi bien d'un morceau de pain bis & d'une ciboule , dans mon coin , sans façon & sans contrainte , que d'un coq-d'inde en compagnie d'honnêtes gens , où je suis obligé de mâcher lentement , de boire de petits coups , de m'essuyer à toute heure , sans oser touffer , ni éternuer , quelque envie qu'il m'en prenne ; changez donc , s'il vous plaît , Monseigneur & maître , en d'autres choses qui soient de plus de profit , l'honneur que vous me voulez faire , pour la part que j'ai à la Chevalerie errante , comme Ecuyer de votre Seigneurie : je vous en remercie & le tiens pour reçu , & j'y renonce dès-à-présent pour jusqu'à la fin du monde. Avec tout cela , dit Don Quichotte , si faut-il que tu te mettes-là , parce que Dieu élève celui qui s'humilie ; & le tirant en même tems par le bras , il le fit asseoir par force auprès de lui. Les bergers qui n'entendoient rien à ce jargon d'Ecuyers & de Chevaliers errans , ne faisoient que manger , regardant sans rien dire leurs hôtes qui avalloient de tems en tems des morceaux gros comme le poing. Le service de viandes achevé , on mit sur la

LIVRE II.
CHAP. XI.

Chevalerie
errante
comparée à
l'amour.

LIVRE II.
CHAP. XI.Description
de l'âge
d'or.

table quantité de noisettes , & un fromage qui n'étoit guères moins dur que s'il avoit été de chaux & de ciment. Pendant tout ce tems-là , la corne n'étoit point inutile, elle ne cessoit d'aller & de venir à la ronde , tantôt pleine , tantôt vuide , & si souvent enfin , qu'un bouc de vin de deux qu'il y en avoit , en fut vuide. Après que Don Quichotte eut bien mangé , & qu'il vit que son estomach avoit à peu près ce qu'il faisoit à un Heros moderne , il prit une poignée de noisettes , & les regardant attentivement , Heureux âge , s'écria-t-il , heureux siècles à qui nos premiers Peres donnèrent le nom d'âge d'or , non pas que l'or qu'on estime tant dans ce siècle de fer s'y trouvât plus communément , ou qu'on le tirât avec moins de peine des entrailles de la terre ; mais parce qu'on ne connoissoit point alors ces deux funestes paroles le tien & le mien , qui ont depuis divisé tout le monde. Toutes choses étoient communes dans ce saint âge , & les hommes n'avoient d'autre soin à prendre pour leur nourriture , que de cueillir le fruit que les arbres leur offroient libéralement , & de puiser avec la main les pures & délicieuses eaux que les ruisseaux & les fontaines leur présentoient en abondance. Les soigneuses abeilles enrichissant les fentes des rochers & les creux des arbres , de la dépouille des fleurs , formoient sans crainte leur vigilante republique , &

permettoient aux hommes de recueillir l'agréable moisson de leurs fertiles travaux. De simples huttes tenoient lieu de maison & de Palais aux habitans de la terre, & les arbres, se défaisant d'eux mêmes de leurs écorces, leur fournissoient de quoi couvrir leurs cabanes, & se garantir de l'interperie des saisons. Tout étoit en paix pour lors, on ne voyoit qu'union & qu'amitié. Jusques-là le soc & la bêche n'avoient point ouvert les entrailles de la terre; cette bonne & féconde mere donnoit gratuitement tous les fruits de son vaste sein, & ses heureux enfans y trouvoient tout à la fois, & ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de la vie, & ce qui étoit délectable. La beauté n'étoit point un avantage dangereux aux jeunes filles; elles alloient librement par tout; étalant sans artifice & sans dessein tous les présens que leur avoit fait la nature, sans se cacher davantage, qu'autant que l'honnêteté commune à tous les siècles l'a toujours demandé. La pourpre de Tyr, ni l'or, ni la soie ne faisoient point leurs ornemens; elles n'empruntoient rien des agrémens de l'Art, & avec de simples guirlandes de fleurs ou de feuilles entrelacées, elles étoient plus parées que ne le sont aujourd'hui les Dames les plus galantes, par les plus riches inventions que le luxe & la vanité du siècle leur ont enseignées. L'Amour s'expliquoit nue-

LIVRE II.
CHAP. XI.

ment & sincèrement comme l'ame le resentoit , sans rechercher dans l'artifice des paroles une expression plus forte & plus adroite que celle de la nature ; on voyoit dans toutes les actions des hommes une sincérité naïve , non seulement exemte de tromperie , mais encore incapable de dissimulation. La Justice , toujours le bandeau sur les yeux , ne connoissoit point alors , ni la faveur ni l'intérêt ; ce n'est que dans les siècles suivans que ces monstres ont pris naissance , & que glissant un venin subtil dans le cœur des hommes , ils ont étouffé l'équité naturelle , qui d'un commun consentement gouvernoit auparavant toutes choses. L'honnêteté , comme j'ai dit , étoit inséparable des filles , elles alloient par tout sur leur foi , assurées des autres & d'elles mêmes , & n'apprehendoient rien de leurs propres desirs , ni de ceux d'autrui. Mais il n'y a plus d'asyles pour elles en ce siècle détestable ; l'Amour se fait entrée par tout , il n'y a ni gardes qu'il ne trompe , ni labyrinthe dont il ne démêle l'artifice. Dans les lieux même dont les rayons du soleil sont exclus , l'inquiète ardeur des Amans y pénètre & triomphe enfin de la plus exacte retenue. Ainsi cette première innocence s'étant perdue , & la corruption croissant de jour en jour , il falut pour la sûreté publique opposer des digues à ce torrent , & on institua l'Ordre de

la Chevalerie errante, pour défendre l'honneur des filles, protéger les veuves, secourir les orphelins & les misérables, & servir de bouclier à tous ceux que la violence opprime. Je suis de cet Ordre-là, mes bons Amis, & c'est à un Chevalier errant, & à son Ecuyer que vous avez fait un si bon accueil, & quoique toutes sortes de gens soient obligés de bien recevoir ceux de notre profession, néanmoins comme vous l'avez fait sans me connoître, & seulement par bonne volonté, il est juste que je vous en témoigne mon ressentiment, & que je vous proteste que jamais je n'en perdrai le souvenir & la reconnoissance.

Ce furent les noisettes qui rappellèrent l'Age d'or dans la mémoire de notre Chevalier, & lui firent faire tout ce beau discours, dont il se feroit bien passé, aussi bien que les bergers qui l'écoutèrent attentivement, sans y rien comprendre, & sans dire une parole. Sancho, non plus, ne disoit mot, mais il n'avoit pas demeuré sans rien faire; il se remplissoit cependant de noisettes & de fromage, sans perdre un seul coup de dent, que pour visiter de tems en tems le second bouc, qu'on avoit pendu à un liege, pour le tenir plus au frais. Le soupé fini, un des bergers s'adressant à Don Quichotte: Pour vous faire voir, Seigneur Chevalier, lui dit-il, que rien ne manque

LIVRE II.
CHAP. XI.

Institution
de la Che-
valerie er-
rante.

LIVRE II.
CHAP. XI.

à l'intention que nous avons de vous bien traiter, & de vous divertir, nous vous ferons entendre tout-à-l'heure un de nos compagnons, qui est sur le point d'arriver, & qui vous donnera sans doute du plaisir. C'est un jeune berger fort amoureux, & tout plein d'esprit : il sçait lire & écrire comme un Maître d'école, mais sur-tout il chante & joue du violon à ravir. A peine le berger eut-il achevé de parler, qu'on entendit le son du violon, & un moment après arriva un jeune garçon d'environ vingt-deux ans, & d'assez bonne mine. Les bergers lui demandèrent s'il avoit soupé; & comme il répondit qu'oui; Puis qu'ainsi est, Antoine, dit celui qui venoit de parler, tu nous feras bien le plaisir de chanter quelque chose pour régaler Monsieur notre hôte, & lui faire voir que dans les forêts & les montagnes on ne laisse pas de trouver des gens qui sçavent de la musique. Nous avons dit à Monsieur ce que tu vaux, & nous voudrions bien ne passer pas pour menteurs. Assis-toi, je t'en prie, & nous chante le Romance que ton oncle le Bénéficiaire a fait sur tes Amours, & qui a tant plû à tout le voisinage. Je le veux bien, dit Antoine, & sans se faire davantage prier, il s'affit sur un tronc de chêne, & après avoir accordé son violon, il chanta le Romance qui suit :

O-

Ollaïlla! je sçais que tu m'aimes,
 Sans que ta bouche me l'ait dit :
 Tes yeux sont muets tout de même,
 Mais j'aime, & tu le sçais, & cela seul suffit.

LIVRE II.
 CHAP. XI.

On dit que d'une amour connue
 Il faut toujours bien espérer,
 Que qui la souffre, en est émue;
 Et je laisse à la fin elle-même attirer.

Tu vis pourtant d'une manière
 Qu'on ne sçait pas bien qu'en juger,
 Et l'on te voit souvent si fière
 Qu'un Amant près de toi n'est guères sans
 danger.

Cependant dans l'indifférence
 De tes dédains & tes rebus,
 Je sens naître quelque espérance,
 Et vois briller l'Amour à travers tes refus.

Après tout, ma foi s'avanture,
 Et j'en suis pour l'heure à tel point,
 Que te trouvant ou tendre ou dure,
 Mon amour ne peut croître, & ne s'affoiblit
 point.

Si l'amour est comme je pense
 Et comme on dit, une vertu :
 La tienne me donne espérance
 Que mon tems à la fin ne sera pas perdu.

LIVRE II.
CHAP. XI.

*Ma passion & mes services
Me servent ici de garands ;
En te faisant des sacrifices ,
Je prétens quelque fruit des soins que je te
rends.*

*N'as-tu pas quelque fois pris garde
Que j'ai toujours les yeux sur toi ?
Et quand une autre me regarde
Je ne fais pas semblant de croire que c'est
moi ;*

*Que je ne pense qu'à te plaire ,
Et que je n'ai point d'autre soin ;
Qu'être propre est ma seule affaire ,
Et que j'ai des habits au de-là du besoin ?*

*Je laisse là les sérénades
Qui m'ont empêché de dormir ,
Les vers , les chansons , les balades ,
Que j'ai faits en ton nom , & pour te di-
vertir :*

*Que j'ai vanté ta bonne mine ,
Et tant parlé de ta beauté ,
Comme d'une chose divine ,
Que les Belles d'ici m'en ont fort maltraité.*

*Un jour parlant à ta louange
A Thérèse de Berrocal ,
On croit : dit-elle , aimer un Ange ,
Et c'est une guenon qui ne fait que du mal :*

*Ce sont des beautez contrefaites,
De faux cheveux que l'on met bien,
Du blanc, du rouge, des sornettes;
Aux yeux tout cela brille, & dessous ce n'est
rien.*

*Je me fâchai bien fort contr'elle,
Sur le champ je la démentis.
Son beau-cousin prit sa querelle;
Tu sçais bien ce qu'il fit, & comment j'en
sortis.*

*Ollailla! je t'aime, & te presse,
Mais c'est avec un bon dessein,
Et je ne te veux pour Maitresse
Que lors qu'avec mon cœur j'aurai donné ma
main.*

*L'Eglise a des liens de soye,
Et son joug est doux & leger;
Tu verras avec quelle joye
Je courrai m'y soumettre, en t'y voyant
ranger:*

*Mais si je n'apprends de ta bouche,
Que tu consens à mon dessein,
Je mourrai dans ce lieu farouche,
J'en jure, ou si j'en sors, je me fais Capucin.*

Le berger ayant achevé, Don Quichotte
le pria de chanter encore quelque chose :
mais Sancho, qui avoit plus d'envie de dor-
mir que d'écouter des chansons, s'y oppo-

LIVRE II.
CHAP. XI.

sa , & dit à son maître qu'il étoit tems qu'il pensât à s'accommoder quelque part pour passer la nuit , & que ces bonnes gens , qui travailloient tout le jour , n'avoient pas besoin d'employer la nuit à chanter. Je t'entens , Sancho , répondit Don Quichotte , & je ne songeois pas qu'une tête pleine des vapeurs de la bouteille a plus besoin de sommeil que de musique. Dieu soit beni , dit Sancho , mais chacun en a bien pris sa part. J'en conviens , répliqua Don Quichotte. Couches - toi où tu voudras , & me laisse faire. Il sied mieux de veiller que de dormir aux gens de ma profession. Mais auparavant panse-moi un peu mon oreille. Je t'assure qu'elle me fait grand mal. Sancho , commençant à chercher de l'onguent , un des bergers qui vit la blessure . dit à Don Quichotte de ne s'en pas mettre en peine , & qu'il l'auroit bien-tôt guéri (& sur l'heure il alla querir quelques feuilles de romarin , & après les avoir mâchées & mêlées avec du sel , il les lui mit sur l'oreille , l'assurant qu'il n'avoit que faire d'autre remède ; ce qui réussit en effet.

C H A P I T R E XII.

De Ce que raconta un berger à ceux qui étoient avec Don Quichotte.

C O M M E ils en étoient là, un payfan de ceux qui alloient querir la provision au village, arriva, & s'adressant aux bergers : *Enfans, dit-il, sçavez-vous bien ce qui est arrivé? Et comment le sçaurions-nous, répondit l'un d'eux? O bien donc, reprit le payfan, vous sçavez que ce berger si galant, cet écolier, appelé Chrifostome, est mort ce matin, & qu'on dit qu'il est mort d'amour pour cette endiablée de Marcelle, la fille de Guillaume le Riche, celle que vous voyez ici autour en habit de bergere. Pour Marcelle, dit un des bergers, te moques-tu? Pour elle-même, répondit-il, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Chrifostome a ordonné par son Testament qu'on l'enterrât au milieu d'un champ, comme si c'étoit un More, & que ce soit au pied de la roche d'où fort la fontaine du Liége; parce que c'est à ce qu'on dit, & comme on assure qu'il l'a dit lui-même,) l'endroit où il l'a vûe la première fois. Il a encore ordonné d'autres choses de cette sorte, que les Marguilliers du village disent qu'on ne fera point, parce qu'elles sont de mauvais exemple, & qu'elles sentent le Payen: mais Ambroise, cet au-*

LIVRE II.
CHAP. XII.

Histoire de
Marcelle.

LIVRE II.
CHAP. XII.

Histoire de
Marcelle.

tre écolier, & l'ami du mort, qui portoit aussi l'habit de berger, veut que tout s'exécute comme Chrysostome l'a ordonné. Le village en est tout émû, & je crois avec tout cela qu'Ambroise en sera crû, & tous les bergers de ses amis le prétendent de même, & doivent demain faire l'enterrement en ce lieu-là, & en grande cérémonie. Pour moi, je crois que ce sera une chose à voir, au moins ne manquerai-je pas d'y aller, si je ne suis obligé de retourner à la provision. Nous irons tous, dirent les bergers, & nous tirerons à la courte paille à qui gardera cependant nos chèvres. Pierre, tu as raison, dit un berger, mais il ne sera pas besoin de tirer au fort, je demeurerai pour tous : & ne pensez pas que ce soit simplement pour vous faire plaisir, ou faute de curiosité; c'est que je ne sçaurois marcher à cause de cette épine que je me mis hier dans le pied. Nous ne laissons pas de t'en être obligez, répondit Pierre, & grand merci jusqu'au rendre. Don Quichotte sur cela pria Pierre de lui apprendre le nom de ce mort, & qu'elle étoit cette bergere. A quoi Pierre répondit. qu'il n'en sçavoit autre chose sinon que le mort étoit un jeune Gentilhomme fort riche, dont le pere avoit sa maison autour de ces montagnes, & qui avoit long-tems étudié à Salamanque; après quoi il étoit retourné chez lui, fort sçavant, à ce

que tout le monde disoit. Mais sur-tout, continua Pierre, il sçavoit, à ce qu'on dit, la science des étoiles, & tout ce qui se passe là haut entre le soleil & la lune. Aussi ne manquoit-il point d'annoncer jour pour jour les éclipses de la lune & du soleil. C'est éclipsé, notre ami, interrompit Don Quichotte, & non pas éclisse, que s'appelle l'obscurcissement qui arrive à ces deux Astres. Il devinoit encore, poursuivit Pierre, qui n'y prenoit pas garde de si près, quand l'année devoit être bonne ou mauvaise. Ses parens & ses amis, qui ajoutoient foi à tout ce qu'il disoit, ne manquoient jamais de suivre ses conseils, & se firent riches en peu de tems. Tantôt il leur disoit de semer de l'orge, & non pas du froment; une autre fois, qu'ils semassent des pois chiches, & non de l'orge. L'année, dit-il une fois, fera de bon rapport, & il y aura beaucoup d'huile, mais les trois années suivantes on n'en amassera pas une goutte, & tout cela ne manquoit point d'arriver. Cette science-là s'appelle Astrologie, dit gravement Don Quichotte. Je ne sçai comment elle s'appelle, dit Pierre, mais je sçai bien qu'il sçavoit tout cela, & encore davantage. Quelques trois mois après son retour de Salamanque, nous le vîmes, un beau jour habillé en berger avec sa panetière & son troupeau; & son grand ami Ambroise, qui avoit été son camarade

LIVRE II.
CHAP. XII.

Histoire de
Marcelle.

LIVRE II.
CHAP. XII.

Histoire de
Marcelle.

d'école, avoit tout de même quitté la soutane, & étoit vêtu comme lui. J'oubliois de vous dire que ce Chrifostome étoit un grand faiseur de Chançons, jusques-là qu'il faisoit tous les Noëls qui se chantent la nuit de la venue de Notre Seigneur, aussi bien que les jeux que les petits garçons de village représentent à la Fête-Dieu, & cela d'une maniere que chacun disoit qu'il ne se pouvoit rien de mieux. Quand on vit ces deux écoliers habillez en bergers, on fut bien étonné d'un si prompt changement, dont on ne pouvoit deviner la cause. Le père de Chrifostome étoit mort pour lors, & il l'avoit laissé seul héritier d'un grand bien, avec quantité de bétail, gros & menu, & beaucoup de meubles & d'argent comptant. Et en vérité il méritoit bien tout cela, c'étoit un bon enfant, ami des gens de bien, & qui avoit un visage de bénédiction. On vint enfin à sçavoir que ce changement d'habit ne s'étoit fait que pour suivre par ces deserts la bergère Marcelle, dont le pauvre défunt étoit devenu amoureux. Il faut maintenant que je vous dise qui est cette jeune créature, car il est bon que vous le sçachiez. Peut-être, & je puis bien dire sans peut-être que vous n'avez jamais rien oui de semblable en jour de votre vie, n'y n'entendrez jamais rien de pareil, quand vous vivriez cinq cens ans. Voyons, dit Don Quichotte. Je dis